

Des milliers de migrants haïtiens sont bloqués en Colombie

L'arrivée au pouvoir de Joe Biden et la pandémie de Covid-19, notamment, seraient à l'origine de ce mouvement migratoire

REPORTAGE

NECOCLÍ (COLombie) -
envoyée spéciale

Le Covid-19 ne leur cause pas de souci. Les migrants arrivés dans le petit village de Necocli, sur la côte caraïbe colombienne, n'ont qu'une idée en tête : traverser en bateau le golfe d'Uraba pour atteindre le village de Capurgana, puis le Panama, l'Amérique centrale et, enfin – dans combien de temps ? –, les Etats-Unis. Dès avant l'aube, une foule compacte se presse devant le guichet des deux compagnies qui assurent la traversée. Les autorités colombiennes estiment à 12 000 le nombre de ces migrants qui attendent de poursuivre leur périple. Tous, ou presque, sont haïtiens.

« J'ai quitté Port-au-Prince après le tremblement de terre de 2010. J'ai d'abord vécu en Guyane française, où ma fille est née, puis au Brésil », raconte Michael, qui travaillait comme maçon avant la pandémie. Avec sa famille et des amis, il a fait le voyage en bus depuis São Paulo. Il leur a fallu traverser l'Amazonie, la Bolivie, le Pérou, l'Équateur puis la Colombie, du sud au nord. Quinze jours de route non-stop. « C'était long », résume la fillette de 7 ans, à qui les autorités de Guyane ont refusé un passeport français. La plupart des Haïtiens bloqués à Necocli arrivent, comme Michael, du Brésil ou du Chili, les deux pays sud-américains qui ont reçu le plus d'Haïtiens après le séisme de 2010. Ils logent dans les petits hôtels de la modeste station balnéaire, chez l'habitant ou sur la plage.

Necocli compte en temps normal quelque 22 000 habitants. Le Panama, qui a officiellement rouvert ses frontières il y a huit mois,

ne laisse passer les migrants qu'à compte-gouttes. Seuls 500 d'entre eux sont autorisés, chaque jour, à passer la frontière. Or, il en arrive entre 1 200 et 1 500 quotidiennement à Necocli. Le maire du bourg, Jorge Tobon, a exprimé ses craintes à la presse de voir le nombre de migrants atteindre 30 000 d'ici à la fin du mois. « Le phénomène dépasse la capacité institutionnelle de n'importe quelle municipalité, en matière de santé, de logements, d'alimentation », a déclaré l'élu. La Colombie tente de convaincre le Panama d'augmenter ses quotas.

Urgence humanitaire

La route migratoire qui passe par le nord de la Colombie n'est pas nouvelle. Mais jamais Necocli n'avait reçu autant de candidats au rêve américain. Comment expliquer le brusque mouvement migratoire des Haïtiens installés en Amérique du Sud ? Sur place, certains mentionnent la pandémie, d'autres l'arrivée au pouvoir de Joe Biden. L'ombudsman colombien, Carlos Camargo, évoque « des causes diverses ».

Il rappelle que « le Chili, qui avait donné aux Haïtiens des visas humanitaires après le tremblement de terre de 2010, n'a pas renouvelé leur statut » et considère que « la dégradation de la situation économique au Brésil et la crise en Haïti depuis le tremblement de terre d'août dernier et l'assassinat du président Jovenel Moïse ont également poussé les Haïtiens au départ. Personne n'évoque ouvertement l'action de mafias pour inciter les migrants à quitter leur pays.

Débordé, l'hôpital de Necocli demande du renfort. « En temps de pandémie, un tel rassemblement humain constitue évidemment un risque sanitaire », affirme Ricardo

Arzuza, sous-directeur de l'hôpital. Les migrants représentent aujourd'hui plus du quart des consultations de l'hôpital. Le surpeuplement des logements, les difficultés d'accès à l'eau potable et les défaillances du ramassage des ordures dans la municipalité compliquent encore la situation. Les infections respiratoires et les diarrhées sont les pathologies les plus fréquentes. »

Depuis le mois de février, date de la première grosse vague de migrants endiguée à Necocli, l'ONU et plusieurs organisations non gouvernementales sont venues constater l'urgence humanitaire. Mais, pour le moment, seule la Croix-Rouge colombienne est sur le terrain.

Un poste de santé a été installé, début septembre, sur la plage. Mais, les premiers jours, le conteur qui tient lieu de cabinet médical est resté vide. « Il a fallu gagner la confiance des Haïtiens, particulièrement méfiant », explique Edwin Montoya, responsable local de la Croix-Rouge. Les migrants en transit, qui savent leur statut fragile, n'aiment ni les questions ni le contact avec les autorités.

« Tickets, Tiké » : le panneau coloré qui annonce le prix des billets pour Capurgana est rédigé en anglais pour les touristes et en créole pour les Haïtiens. Le tarif officiel de 160 000 pesos (soit 35 euros) a doublé en un an. Et le marché de la revente se porte bien. Un migrant dit avoir payé 140 dollars pour une traversée en

bateau d'une heure et demie. Selon les fonctionnaires de la mairie, les migrants tardent entre une semaine et dix jours avant de pouvoir embarquer.

Derrière le panneau « Interdit de camper sur la plage », les petites tentes de couleur et de plastique noir dessinent un damier serré dans la lumière du matin. Le linge sèche sur les cordes des bateaux échoués. Les femmes cuisinent sur de petits réchauds de camping. La mer fait office de salle de bains et de WC. Une infirmière de la Croix-Rouge admire que « dans des conditions aussi précaires les Haïtiens maintiennent leurs habitudes d'hygiène : ils sont tous incroyablement propres et soignés ». ■

C'est un enfer qui les attend

Sur les étals des vendeurs ambulants, les maillots de bain, les lunettes de soleil et les crèmes solaires ont cédé la place aux bottes, aux lampes de poche, aux sacs de couchage et aux couteaux de survie. Pour atteindre le Panama, les migrants devront franchir à pied une jungle épaisse et inhospitale. Aucune route, aucun sentier balisé ne traverse, en effet, le « bouchon du Darién », qui sépare l'Amérique du Sud de l'Amérique centrale. Les passeurs y font la loi. Les migrants seront sous leur coupe pendant six jours. « C'est un enfer qui les attend », résume Edwin, en regardant les enfants qui jouent joyeusement sur la plage. « Il y a quelques années, on a vu arriver des Cubains. C'est eux qui

extérieure n'est venue profiter du boom des migrants, et que les pêcheurs se gardent bien de proposer leur embarcation aux Haïtiens. C'est dire si le transport maritime est strictement régulé. »

Cinq heures du matin. Des dizaines d'Haïtiens descendant, chargés de valises et de paquets, du premier bus de la journée, sous l'œil indifférent des passants. Dans les rues poussiéreuses et bruyantes de Necocli, l'espagnol et le créole sont désormais au coude à coude, sans que personne ne s'en offusque. « Les migrants ? Moi, je dis que ce sont des clients comme les autres », résume Liliana, propriétaire d'un restaurant sur la plage. « A Necocli, nous n'avons enregistré aucune manifestation de xénophobie contre les migrants », confirme Edwin Montoya.

« Ici, nous sommes tous métiés », rappelle Luz Marina. Et tous fils de Dieu. Le racisme n'a pas sa place. D'autant moins que l'arrivée des Haïtiens a été une bonne chose pour le commerce local. » Sans touristes, Necocli périclite depuis le début de la pandémie. Les Haïtiens, qui ont économisé pendant des mois avant d'entreprendre le voyage, ont encore trois sous en poche quand ils arrivent à Necocli. Beaucoup reçoivent de l'argent de leur famille installée aux Etats-Unis. Comparés aux Vénézuéliens et aux Cubains, ils font figure de « nantis ». Des nantis qui dorment sur la plage, avant d'affronter l'enfer de la jungle. ■

MARIE DELCAS



Des migrants haïtiens campent sur la plage de Necocli, en Colombie, malgré l'interdiction, le 13 septembre. FERNANDO VERGARA/AP